

Informatique & Bible, asbl - Belgique
Rue de Maredsous, 11 B5537 Denée - Belgique
Tél:+32(0)82.69.96.47 Fax:+32(0)82.22.32.69
cib@cibmaredsous.be



Interface n° e-90 Mars 2003

Interprétation et pluralité textuelle dans les manuscrits de la mer Morte: un regard neuf sur le judaïsme antique?

Une contribution de Kristin de Troyer (Qumrân Research and Textual Studies: A Different Approach, dans *Religious Studies Review*, vol. 28, n° 2, avril 2002).

André Paul, auteur d'un livre-bilan sur les études qumrâniennes, rappelait, cinquante ans exactement après la découverte accidentelle, par un jeune Bédouin, de la première grotte de Qumrân – celle qui sera baptisée par la suite 1Q – et de ses trois premiers rouleaux (un exemplaire du livre d'Isaïe, un commentaire du livre prophétique d'Habaquq et un ouvrage reconnu comme *La Règle de la Communauté*), que “un quart environ des documents retrouvés dans les onze grottes de Qumrân consistaient en des manuscrits de la Bible” (A. Paul, *Les manuscrits de la mer Morte*, Paris, 1997, p. 65) – soit un total de 190 à 225 documents (selon les classifications) sur les quelque 800 retrouvés. Et il s'empressait d'ajouter, non sans, peut-être, une légère déception: “Mais pour autant, ces témoins ne sont ni accordés ni uniformes dans leur attestation d'un même livre. Souvent, leur témoignage est à plusieurs voix et surtout multiforme. Cela peut surprendre, la diversité étant davantage un fruit du temps qu'un fait des origines.” (*loc. cit.*).

Cette dernière opinion, que rapporte ici André Paul, fait, à vrai dire, figure de communis opinio non seulement dans le domaine qui, pour l'heure, nous intéresse – celui de l'histoire des textes – mais aussi dans celui de l'histoire des langues et, plus généralement, de celle des formes culturelles ou, pour reprendre le terme de Cassirer, symboliques (langage, art, mythe, science). Elle veut ainsi que l'unité semble être l'apanage des origines et la diversité, le lot du temps. Au commencement tout – y compris l'homme – était simple, c'est après que cela se complique... L'histoire, en tant que discipline, est alors vécue, sinon conçue, comme cette tentative nostalgique de retrouver la simplicité des premiers moments. Opinion commune qui partage, avec toutes les opinions communes, l'apparente solidité de l'évidence. Nous l'avons tous appris: entre le manuscrit original de l'auteur et ses diverses copies et copies de copies, il ne peut y avoir que suppressions, interpolations, altérations, en un mot, déchéance. Heureusement, le philologue est là, avec sa colle et ses ciseaux...

La conception qui sous-tend cette authentique “histoire du salut” du texte et de sa transmission (la pureté originelle de l'autographe, la chute de ses copies successives, la rédemption de son édition critique) met en scène, de façon duelle, d'un côté, l'auteur, actif, de l'autre, le copiste, l'auditeur, le lecteur, tous récepteurs passifs, au mieux, actifs, pour le pire – car le fruit de leur activité doit être débusqué pour se voir, aussitôt, impitoyablement annulé. *Emendauit*, dit la formule consacrée: il a corrigé. *Emundauit*, paronymise à son insu le philologue dont le métier tend à s'identifier à l'acte ainsi manqué: il a purifié. Or, cette conception classique n'est pas applicable au creuset textuel qu'on appelle aujourd'hui la Bible, pas plus, d'ailleurs, qu'elle ne le fut jamais à toute autre œuvre assumée par un peuple ou une communauté dans une égale “sympraxie” productive – nous pensons à l'*Iliade*, à bien d'autres aussi. Ici, point encore d'auteur à respecter, point encore de *droit de copie*. Ici, le respect fige et tue, encore. Comme il fige et tue la langue que l'on ne violente plus, et qui devient, pour cela, morte. A Qumrân, on produit encore de la bible, on n'en visite pas encore le Musée: du Livre ou de n'importe quoi, à Jérusalem ou ailleurs, il amène toujours avec lui son “Défense de toucher”.

Faut-il dès lors être réellement surpris de cette remarquable pluralité textuelle dont témoignent les rouleaux de Qumrân? Non, il ne le faut pas, il ne le faudrait pas, il ne l'eût jamais fallu – nous dit en substance Kristin de Troyer (Claremont School of Theology, Californie), dans une belle revue d'un ensemble de publications centrées, précisément, sur

le jubilé de la découverte des manuscrits de la mer Morte, mais aussi sur l'étude de la Septante et du judaïsme hellénistique (*Qumrân Research and Textual Studies: A Different Approach* , dans *Religious Studies Review*, vol. 28, n° 2, avril 2002). Avec, en toile de fond, lancinante, cette question: Qu'aurions-nous pu, qu'aurions-nous dû apprendre, sur le judaïsme ancien et sa pratique du texte, d'une étude plus ouverte, moins bornée, de la traduction grecque des Septante, mais aussi des autres sources antiques (autres versions anciennes de la Bible, éthiopiennes et araméennes notamment, apocryphes, pseudépigraphes, textes des écrivains juifs hellénistiques, etc.), toutes sources dont nous disposions déjà *avant* 1947?

Kristin de Troyer répond, exemples à l'appui: nous aurions déjà dû apprendre de ces sources non-qumrâniennes, dont, répétons-le, la Septante, l'essentiel – non point tout le détail, mais le *modus operandi* – de ce que d'aucuns, de bonne ou de moins bonne foi, affirment avoir seulement “découvert” à Qumrân et pensaient volontiers caractéristique d'un judaïsme plus tardif, contemporain de la rédaction de la *Mishna* (2ème siècle de notre ère). L'essentiel, à savoir: un texte biblique perpétuellement interprété (ce sont les *pesharim* , dont 1QpHab, l'un des trois premiers rouleaux découverts en 1947), retravaillé (c'est le *Rewrited Pentateuch* , ou *Pentateuque réécrit* , 4QRP, mais aussi le *Rouleau du Temple* , 11QTemple, ainsi que les nombreux autres textes que l'on dit de “veine biblique” mais que l'on qualifie nonobstant d'apocryphes ou de pseudépigraphes), abrégé, agrégé (c'est le *Florilège* , 4QFlor), concaténé (c'est la *Chaîne* , 4QCatena), diminué, augmenté, bref un texte multiple, parce que reflet de l'expérience d'un peuple, d'une communauté – reflet d'un *hic et nunc* toujours singulier. “Le constat de cet éclatement originel met en cause bien des thèses acquises. Et il relance entièrement la recherche sur l'histoire du texte de la Bible” (André Paul, *op. cit.* , p. 105).

Nous ne nous trouvons donc plus confrontés à des *familles* de textes, mais, simplement, face à *des* textes. Si Emmanuel Tov est tenté de classer les textes “bibliques” de Qumrân en cinq groupes, et au prix d'un anachronisme qu'il reconnaît volontiers – classer à l'aune d'un canon postérieur des textes qui le précèdent – c'est pour immédiatement préciser que l'existence de ce cinquième groupe, couvrant quelque 25% des attestations qumrâniennes – groupe des textes dits “non-alignés”, parce que ne se rapprochant exclusivement ni du texte massorétique, ni du Pentateuque samaritain, ni d'un prototype supposé de la Septante, mais ne pouvant non plus être caractérisés comme proprement spécifiques de Qumrân – “permet un nombre infini de textes individuels, éliminant ainsi la possibilité que tous les textes de Qumrân et, en fait, tous les textes hébreux anciens dérivent finalement d'une division tripartite des sources textuelles” (E. Tov, *L'importance des textes du désert de Juda pour l'histoire du texte de la Bible hébraïque. Une nouvelle synthèse, dans Qumrân et les manuscrits de la mer Morte. Un cinquantenaire* , sous la direction de E.-M. Laperrousaz, Paris, 1997, p. 242). L'histoire rassurante de trois grandes familles de textes – les familles babylonienne, palestinienne et égyptienne supposées avoir respectivement produit le texte massorétique, le Pentateuque samaritain et le prototype hébreu des Septante – le cède ainsi à une histoire profondément humaine d'individualités textuelles, encore à écrire, parce que, probablement, toujours à penser...

Texte à ce point pluriel, donc, que sont rendus inapplicables à la période couverte par les manuscrits de Qumrân – ces manuscrits auraient été copiés entre 250 av. J.-C. et 68 ap. J.-C. – les concepts majeurs par lesquels nous étions habitués à penser le judaïsme ancien et sa Bible. Perdue, ainsi, l'illusion du texte original unique – fantasme à vrai dire comparable à celui qui fut et qui reste encore celui de bon nombre de comparatistes rêvant d'*Urindogermanisch* , de *Nostratique* , voire même de première langue de l'Humanité dans une histoire linguistique qui, non loin d'évoquer l'actuel clonage, parle beaucoup de mères et de filles, mais manque singulièrement de pères. La philologie classique et sa grammaire comparée, en évacuant précisément l'altérité, c'est-à-dire ce par quoi une langue évolue – cette langue-père toujours absente des arbres de filiation linguistique, comme si de l'indo-européen pouvait naître le latin et du latin, le français sans intervention de la langue de l'*autre* – se fourvoyait ainsi dans la même impasse que celle d'où Kristin de Troyer invite courageusement les biblistes à sortir en leur posant, en nous posant sereinement cette singulière question, singulière parce qu'inouïe: “Pourquoi, finalement, sommes-nous toujours à la recherche d'un texte unique et uniforme?” (*op. cit.* , p. 121) ou, encore: “Pourquoi soulignons-nous l'importance d'*un* texte et affirmons-nous au même moment que l'expérience et l'interprétation sont centrales dans la tradition juive et dans la condition humaine en général?” (*loc. cit.*).

L'expérience, en un mot, est consubstantielle au processus de développement du texte

biblique lui-même. Si cette expérience faite par un peuple n'est jamais figée, le texte non plus ne saurait jamais vraiment l'être. La fixation d'un canon aura, il est vrai, pour effet de suspendre ce processus d'interprétation comme partie intégrante du développement de ce qui sera dès lors considéré comme "la Bible", mais non point de l'arrêter: expérience et interprétation, interprétation au gré de l'expérience se verront canaliser vers un ailleurs textuel: littérature exégétique, commentaires, paraphrases, etc. que l'on peut alors, mais alors seulement, qualifier de parabiblique par rapport à une Bible érigée en canon. A Qumrân, point de *parabiblique* au sens strict, si rien n'est également biblique au sens strict.

Le moment est donc venu de penser les textes au travers des concepts qui leur sont contemporains, non au travers de catégories développées des années, voire des siècles plus tard. Et de penser *ensemble* tous les textes qui peuvent l'être au travers des mêmes concepts. Or, c'est bien là que double échec il y eut: échec à penser, jusqu'à l'"événement Qumrân", le judaïsme antique selon les catégories qui lui étaient adéquates (expérience, interprétation, pluralité textuelle); échec à penser *ensemble*, jusqu'à ce jour encore peut-être, et la Bible hébraïque, et les apocryphes, et les pseudépigraphes, et le Nouveau Testament. Et Kristin de Troyer de nous inviter à une incontournable interdisciplinarité en la matière.

Pour conclure, et paraphraser André Paul, nous pourrions dire que la diversité, lorsqu'il s'agit de l'homme, est toujours un fait des origines, jamais un fruit du temps – si par origine on accepte d'entendre ce principe de différenciation inscrit au cœur de l'humain, et par temps, ce principe de réalité qui nous pousse à retrouver l'universalité perdue. Le canon – le texte unique partagé par une communauté – n'est jamais donc que la fixation sur l'un des pôles de cette dialectique de l'expérience et de l'interprétation dont fait état Eugene Ulrich (*The Dead Sea Scrolls and the Origins of the Bible*, Grand Rapids, 1999, p. 73 sq., cité par Kristin de Troyer, *op. cit.*, p. 120). Et le danger est grand, lorsqu'on oublie le *processus* – la textualisation de l'expérience – au profit du *résultat* – le texte, ou plutôt *un* texte – de ne plus même voir la pluralité au travail. De ce danger, Kristin de Troyer nous garde, assurément. Mais regrette, simplement, que nous ayons ainsi tardé à la voir œuvrer, à portée de main qu'elle a toujours été.

Alain Verboomien

